

RÉSUMÉ DU PROJET DE RECHERCHE

Chercheuse: Paula C. Zagalsky

Titre: Être indigène à Potosi (Bolivie). Pratiques sociales et culture matérielle dans une ville multiethnique, siècles XVI et XVII.

Résumé

L'obtention de métaux précieux fut l'un des objectifs principaux qui devaient conduire à la conquête et la colonisation européennes du continent américain de part d'une couronne acculée par dettes et emprunts. À quelques années de la conquête, tant la couronne espagnole que des particuliers commencèrent à exploiter les gisements miniers américains, en extrayant leurs richesses en or, en argent et d'autres métaux. Parmi les gisements américains les plus importants se détachent ceux de Zacatecas et de Guanajuato au Mexique, ainsi que celui de Potosi de la vice-royauté du Pérou, dans l'actuelle Bolivie, dont les exploitations coloniales débutèrent du début des années 1540 jusqu'à la fin de années 1550.

Les espagnols découvrirent le Cerro Rico de Potosi en 1545, et dès lors la richesse de ses entrailles attira une grande quantité de population. Baptisée « ville impériale » par Charles V, Potosi fut le plus grand centre producteur d'argent de l'Amérique coloniale, avec une population comparable à celle d'Anvers, de Londres, de Paris, de Séville ou de Venise : pour la décennie 1571-1580, l'on calcule une population de 120.000 personnes, qui devait atteindre les 160.000 habitants vers 1610, pour décroître en suite parallèlement à l'extraction d'argent. Environ le 80% de cette population était indigène. En tant que pôle économique fondamental de la domination espagnole en Amérique du Sud, Potosi n'a non seulement généré une immense richesse exportable, mais a de plus dynamisé les productions de différentes régions qui affluaient, en provenance de zones très éloignées pour écouler leurs produits.

Cette recherche se propose d'explorer l'organisation du système de travail minier (*mita*) dans la Ville impériale de Potosi- sujet laissé pour compte depuis des décennies par les investigations historiques- ainsi que d'envisager une nouvelle démarche : la recherche portant sur les pratiques sociales urbaines et la culture matérielle des indigènes qui habitèrent cette ville urbanisation aux siècles XVI et XVII.

D'ailleurs, étudier la vie urbaine des travailleurs miniers des mines et leurs familles. Dès le début de l'exploitation du Cerro Rico en 1545, une population croissante, conformée par européens, indigènes, métisses, descendants afro américains devait s'incorporer à la vie urbaine volontairement, attirée par les possibilités offertes alors par la richesse minière, mais aussi de manière forcée (*indios de encomienda*, *yanaconas* et *mitayos* dès 1573).

Dans les années 1570 le Vice roi Francisco de Toledo a organisé un système de travail minier pour Potosi (*mita*) qui recrutait annuellement un pourcentage qui oscille entre le 7% et le 17%, approximativement, des hommes entre 18 y 50 ans (indigènes tributaires) provenant des 16 *corregimientos* ou provinces obligées à la *mita* (du nord du Lac Titicaca jusqu'au sud de l'actuelle Bolivie). Chaque *mitayo* s'installait pour un an à Potosi avec sa famille, travaillant quatre mois complets, étape qui se répétait chaque sept ans de sa vie tributaire. L'exécution de la *mita* était responsabilité des capitaines de *mita*, grands leaders politiques indigènes, qui habitaient généralement à Potosi. La mobilisation humaine qui dynamisait la mite était énorme, si nous considérons qu'annuellement presque 14 milliers de *mitayos* se déplaçaient avec leur noyau familial. Le milieu urbain a permis aux migrants indigènes des pratiques, des identités et des réponses hétérogènes. L'on affirme qu'une grande partie des *mitayos* choisissait de rester dans la ville au lieu de retourner dans leurs *ayllu* d'origine, se convertissant alors en « *yanaconas* ». Qu'advenait-il de ces indigènes qui s'installaient définitivement dans l'emplacement urbain ? Se dégageaient-ils également

des liens avec les capitaines de mita qui habitaient en ville et devaient contrôler leurs sujets? Voici quelques-unes des questions que nous espérons commencer à répondre à l'analyse des pratiques sociales indigènes urbaines.

Dans les années 1570 les normes stipulées par le Vice roi Toledo établirent deux « républiques » théoriquement séparées, celle des indiens et celles des espagnols, qui se devaient d'être reflétées dans la configuration spatiale de la ville. D'où l'existence des « quartiers, des *rancherías* ou des paroisses d'indiens », situés dans la périphérie du centre urbain et proches du Cerro. Ces quartiers indigènes eurent une origine spontanée et non régulée dans les premières décennies de l'exploitation coloniale du Cerro Rico, mais trente années plus tard le Vice roi Toledo imposait une série de dispositions administratives pour ceux mêmes quartiers, dont la mise en œuvre et la dynamique historique doivent encore être étudiées.

Nous étudierons l'espace urbain de Potosí, et dans celui-ci des quartiers indigènes, en tant qu'un espace construit socialement et historiquement, qui a changé en rapport aux contextes. L'historiographie, dans une grande mesure, affirme que la résidence dans ces quartiers et le travail dans les mines s'organisèrent suivant des critères strictement ethniques (par rapport à leurs familles, les *ayllus* et les unités politiques d'origine). Mais généralement les normes ne se suivaient strictement, d'où notre hypothèse: les rapports tissés entre eux par les indigènes doivent en fait avoir dépassé le cadre restreint du cercle des liens intra ethniques, des liens de leurs lieux d'origine.

D'autre part, nous nous proposons d'étudier les lieux habités et défendus concernant la résidence et la circulation indigènes, de délimiter l'emplacement et les traits les plus spécifiques des habitations des natifs, leurs schémas et leur construction, compte tenu de la différence sociale marquée existant parmi les indigènes urbains. Nous aborderons de même d'autres aspects de la culture matérielle liés au mobilier, à l'habillement et aux autres biens d'usage quotidien qui devaient forger les identités sociales changeantes et flexibles. Etant donné qu'une grande partie de la vie quotidienne des *mitayos* et des travailleurs des mines indigènes se poursuivait à l'intérieur des mines et des raffineries, nous analyserons les traces des conditions de travail et des effets que celles-ci imprimèrent à leurs corps, c'est-à-dire la grande variété d'affections chroniques et de maladies qui devait conduire, en un fort pourcentage, à la mort des indigènes miniers.